



Calpurnia et Travis

Jacqueline Kelly

Le livre

À douze ans, le monde de Calpurnia Tate ne dépasse pas les limites du comté de Caldwell. Mais, pour qui sait regarder avec étonnement et curiosité, il y a là mille choses à découvrir. Son frère Travis rapporte à la maison un tatou, des geais bleus et un coyote, toutes sortes d'animaux sauvages qu'il veut apprivoiser en cachette. Et son grand-père initie Calpurnia aux mystères des sciences naturelles.

La famille de Calpurnia accueille sa cousine Aggie, et, surtout, un vétérinaire vient s'installer près de chez eux. Pour Calpurnia, c'est l'occasion rêvée de donner enfin corps à ses ambitions...

L'auteure

Jacqueline Kelly est née en Nouvelle-Zélande, puis, très vite, ses parents sont venus s'installer au Canada, à Vancouver. Vous pouvez imaginer le choc quand, quelques années plus tard, la famille repart pour El Paso, au Texas. Elle pratiquera la médecine pendant de nombreuses années, puis reprendra des études de droit, et finalement décidera d'écrire des livres.

Son premier roman, *Calpurnia*, a été immédiatement récompensé par le Newbery Honor Award.

Jacqueline Kelly

Calpurnia et Travis

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Kugler



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Les épigraphes en début de chapitre sont extraites du
Voyage d'un naturaliste autour du monde, de Charles Darwin.

*Pour Gwen Erwin, avec toute mon affection
et ma gratitude pour ces trente années d'encouragements,
de soutien et de rires. Merci Gweni.*

I

CHARMANT ARMAND

Un soir, à environ 10 milles de la baie de San Blas, nous avons vu des bandes ou des troupeaux de papillons, en multitude infinie, s'étendant aussi loin que la vue pouvait porter ; à l'aide même du télescope, il était impossible de découvrir un seul endroit où il n'y ait pas de papillons. Les matelots s'écrièrent qu'il « neigeait des papillons » ; c'était là, en effet, l'aspect que présentait le ciel.

Charles Darwin,
Voyage d'un naturaliste autour du monde

À ma grande stupéfaction, ce fut le jour de l'An 1900 que je vis tomber la neige pour la première fois. La belle affaire, me direz-vous, mais, dans le centre du Texas, c'est un événement rarissime. La veille au soir, j'avais justement pris la résolution de voir la neige au moins une fois avant de mourir, mais sans trop y croire. Et voilà que quelques heures plus tard mon vœu improbable était exaucé : la neige avait transformé notre ville bien ordinaire en un paysage d'une beauté féerique. À l'aube, vêtue seulement de ma robe de chambre et de mes pantoufles, je m'étais précipitée dans les bois enveloppés d'un silence ouaté

pour admirer le fin manteau de neige, le ciel couleur d'étain et les arbres drapés d'argent, jusqu'à ce que le froid m'oblige à regagner la maison. De plus, emportée par l'effervescence, la fièvre, la solennité avec laquelle on saluait cet événement, je m'imaginai que ce nouveau siècle allait m'apporter un merveilleux avenir et une treizième année magique.

Mais nous étions maintenant au printemps. Des mois s'étaient écoulés sans que je m'en aperçoive, rythmés par le train-train habituel, école, devoirs, leçons de piano, dont la monotonie n'était rompue que par mes six (!) frères qui se relayaient pour me faire enrager, moi, la seule (!) fille. Le Nouvel An m'avait flouée, assurément.

Mon nom est Calpurnia Virginia Tate, mais à l'époque presque tout le monde m'appelait Callie V., excepté mère quand elle en avait après moi et bon-papa, qui n'aimait pas les diminutifs.

La seule chose qui me réconfortait était d'étudier la nature avec bon-papa, le capitaine Walter Tate, que bien des gens, dans notre ville de Fentress, prenaient à tort pour un vieux fou peu sociable et grincheux. Il avait fait fortune dans le coton et le bétail et s'était battu pendant la guerre de Sécession dans le camp des États confédérés, avant de consacrer le reste de ses jours à l'étude des sciences et de la nature. Quant à moi qui l'accompagnais dans cette entreprise, je ne vivais que pour les précieux moments passés avec lui, ces quelques heures volées pendant lesquelles je le suivais avec un filet à papillons, une

sacoche en cuir, mon carnet de sciences et un crayon bien taillé pour consigner nos observations.

S'il faisait mauvais, nous nous contentions d'étudier nos spécimens dans son laboratoire (en vérité une vieille remise qui faisait partie d'un ancien logement d'esclaves) ou de lire de concert à la bibliothèque, où, sous sa tutelle, j'avançais tant bien que mal dans l'ouvrage de Mr. Darwin *De l'origine des espèces*. Par beau temps, nous allions jusqu'à la rivière San Marcos à travers champs, suivant entre deux haies de broussailles l'un des innombrables sentiers tracés par les cerfs. Notre monde aurait pu paraître sans intérêt à des yeux inexercés, mais la vie palpitait partout pour qui savait où regarder. Et surtout comment regarder, chose que j'avais apprise de mon grand-père. Ensemble nous avions découvert une nouvelle plante, une vesce velue connue désormais sous le nom de *Vicia tateii*. (J'avoue que j'aurais préféré découvrir une espèce animale inconnue, les animaux étant bien plus intéressants, mais combien de personnes de mon âge – de n'importe quel âge, d'ailleurs – pouvaient se vanter d'avoir leur nom associé pour toujours à celui d'un être vivant ? Je vous le demande.)

Je rêvais de marcher sur les traces de bon-papa et de devenir une savante. Seulement, mère nourrissait d'autres projets pour moi : je devais apprendre la tenue du ménage et faire mes débuts dans le monde à dix-huit ans, âge auquel j'étais censée être suffisamment présentable pour accrocher l'œil d'un jeune homme de bonne famille.

(C'était très improbable, pour plusieurs raisons, entre autres le fait que je détestais cuisiner et coudre et n'étais pas de celles qui pouvaient accrocher le regard, vraiment pas.)

C'était donc le printemps, saison qui engendrait chez nous autant de gaieté que d'inquiétude, à cause de mon frère Travis, d'un an mon cadet, et de son cœur sensible. Le printemps, vous le savez, est la saison de la renaissance qui voit surgir partout des oisillons, des petits rats laveurs, des renardeaux, des bébés écureuils. Or bon nombre de ces nouveau-nés se retrouvaient orphelins, mutilés ou abandonnés. Plus le cas de la créature en question était désespéré, sa survie précaire et son avenir incertain, plus grande était la probabilité que Travis veuille l'adopter et la ramener à la maison. Moi, je trouvais plutôt amusant de voir défiler chez nous les animaux de compagnie les plus improbables, mais nos parents pas du tout. De mère il fallait s'attendre à de sévères remontrances, de père à des menaces de punition, mais tout cela partait en fumée lorsque Travis tombait sur un animal en détresse. Certains parvenaient à grandir, d'autres échouaient piteusement, mais tous avaient leur place dans son cœur d'artichaut.

Levée de bonne heure, ce matin de mars, j'eus la surprise de trouver Travis dans le vestibule.

— Tu vas à la rivière ? me lança-t-il. Est-ce que je peux venir avec toi ?

Généralement je préfère y aller seule : c'est tellement plus facile pour observer les animaux discrètement. Mais de mes six frères Travis était celui qui partageait le plus

mon intérêt pour la nature. J'acceptai qu'il m'accompagne, mais à une condition :

– D'accord, si tu me promets de ne pas faire de bruit. Je pars en observation.

Tandis que le soleil levant réchauffait lentement le ciel, nous empruntâmes un des sentiers des cerfs qui descendent vers la rivière. Ignorant mes consignes, Travis parla tout le long du chemin.

– Dis donc, Callie, tu sais que Maisie, la chienne terrier de Mrs. Holloway a eu des petits ? Tu crois que mère et père voudraient bien que j'en aie un ?

– Ça m'étonnerait. Mère n'arrête pas de se plaindre que nous ayons déjà quatre chiens. Pour elle, c'est trois de trop.

– Pourtant il n'y a rien de plus mignon qu'un chiot ! La première chose que je lui apprendrai, c'est à rapporter des bâtons. Tu vois, Bunny, je l'aime beaucoup, mais le problème, c'est qu'il ne rapporte pas.

Bunny était le lapin de Travis, un lapin énorme avec une fourrure blanche toute soyeuse qui lui avait valu un prix. Mon frère l'adorait. Il le nourrissait, le brossait et jouait avec lui tous les jours. Mais qu'il veuille le dresser, ça c'était nouveau.

– Attends, balbutiai-je, tu es... tu essaies d'apprendre à Bunny à rapporter ?

– Parfaitement. Mais j'ai beau faire, il ne veut pas. Je l'ai même appâté avec une carotte, sauf qu'il l'a mangée et voilà tout.

- Euh... Travis ?
- Mmm ?
- De mémoire d’homme, jamais un lapin n’a rapporté un bâton. Alors abandonne.
- Bunny est remarquablement intelligent.
- Intelligent pour un lapin, peut-être, mais ça ne veut pas dire grand-chose.
- Il lui faut un peu plus d’entraînement, c’est tout.
- Bien sûr, et après tu pourras commencer à donner des leçons de piano au cochon.
- Bunny apprendrait peut-être plus vite si tu nous aidais.
- Non, Travis. Tu rêves. C’est peine perdue.

Nous continuâmes à discuter tout en marchant. Arrivés à quelques pas de la rivière, nous aperçûmes soudain un animal qui fouillait dans un tas de feuilles mortes, au pied d’un arbre creux. Nous vîmes bientôt qu’il s’agissait d’un jeune *Dasypus novemcinctus*, un tatou à neuf bandes, pas plus gros qu’une petite miches de pain. Ce tatou, que l’on connaît chez nous sous le nom d’*armadillo*, était de plus en plus commun au Texas, mais je n’en avais jamais vu un d’aussi près. Anatomiquement parlant, il paraissait issu du malencontreux assemblage d’un fourmilier (pour la tête), d’un âne (pour les oreilles) et d’une tortue (pour la carapace). De mon point de vue, il n’était vraiment pas gâté par la nature, mais grand-père m’avait dit un jour qu’appliquer des critères de beauté humains à un animal existant depuis des millions d’années était aussi absurde qu’antiscientifique.

Travis s'accroupit.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– Il doit chercher quelque chose à se mettre sous la dent. D'après bon-papa, ça mange des vers de terre, des larves et des trucs comme ça.

– Il est drôlement mignon, tu ne trouves pas ? me demanda Travis.

– Ah non !

Mais à quoi bon lui dire ça ? À ce moment précis, cet étourdi de tatou fit exactement ce qu'il fallait pour être sûr de trouver refuge chez nous. Il s'approcha de mon frère et se mit à renifler ses chaussettes.

Aïe ! Il fallait partir d'urgence, avant que Travis n'ait le temps de dire :

– Et si on le ramenait à la maison ?

Trop tard !

– Il vaut mieux pas, Travis. C'est un animal sauvage.

– Je vais l'appeler Armand, Armand l'Armadillo, continua-t-il comme s'il ne m'avait pas entendue. Ou alors, si c'est une femelle, je pourrai l'appeler Dilly. Ça te plaît comme nom, Dilly l'Armadillo ?

Zut, c'était décidément trop tard. Grand-père ne cessait de me répéter qu'il fallait éviter de donner des noms à des sujets d'étude scientifique, faute de quoi on perdait toute objectivité et il devenait impossible de les disséquer ou de les empailler, ou de les envoyer à l'abattoir, ou de les remettre en liberté... selon le cas.

– C'est un mâle ou une femelle, d'après toi ?

– Je n’en sais rien.

Je sortis mon carnet de mon tablier et j’écrivis : Question : *Comment distinguer un Armand d’une Dilly ?*

Travis se pencha pour prendre le tatou dans ses bras, comme un bébé. Pas du tout craintif, Armand (j’avais provisoirement décidé d’adopter ce nom) entreprit d’inspecter le col de Travis en tortillant frénétiquement son museau. Travis arbora un sourire ravi. Je poussai un soupir agacé. Il se mit à fredonner une petite chanson à son nouvel ami, pendant qu’avec un bâton je fouillais le sol tout autour pour lui trouver à manger. Je déterrai un énorme lombric que je présentai précautionneusement à Armand. Il s’en empara avec ses griffes impressionnantes et l’engloutit en deux secondes, non sans éparpiller partout des lambeaux de chair tout gluants. Ce n’était pas beau à voir. Pas beau du tout, je vous assure. Je n’aurais jamais imaginé qu’un tatou puisse avoir d’aussi mauvaises manières. Allons bon ! Voilà que je recommençais à porter des jugements humains hors de propos.

Travis lui-même accusa le coup.

– Beuh ! fit-il.

Comme je faillis le faire moi-même. Mais, contrairement à mon frère, j’avais été forgée sur l’enclume de la Pensée scientifique. Nous autres savants n’exprimons pas à haute voix ce genre de choses (même s’il nous arrive de les penser).

Armand lécha les fragments de ver de terre sur la chemise de mon frère qui commenta :

– Il a faim, c’est tout. Oh, dis donc, il n’a pas très bonne haleine.

Effectivement. Comme si ses déplorables manières ne suffisaient pas, Armand exhalait une odeur de musc très désagréable.

– Je crois que ce n’est pas une bonne idée. Qu’est-ce que va dire mère ? déclarai-je.

– Elle ne le saura pas.

– Elle finit toujours par tout savoir.

Comment faisait-elle, d’ailleurs ? Cette question taraudait inlassablement ses sept enfants, sans qu’ils aient jamais trouvé la réponse.

– Je pourrais l’installer dans la grange, suggéra Travis. Elle n’y va presque jamais.

Je devais me rendre à l’évidence : non seulement ce combat était perdu d’avance, mais en plus ce n’était pas vraiment le mien. Nous fourrâmes Armand dans ma sacoche dont il lacéra l’intérieur tout le long du chemin. Je fus consternée de découvrir les sillons que ses griffes avaient creusés dans le cuir quand enfin nous l’en sortîmes pour le mettre dans un vieux clapier près de Bunny, au fin fond de l’écurie. Non sans l’avoir préalablement pesé sur la balance qui servait pour les lapins et les volailles (deux kilos et demi) et mesuré précisément (vingt centimètres, sans la queue). Il y eut débat entre nous pour savoir s’il fallait ou non inclure la queue, et finalement nous tombâmes d’accord pour ne pas la compter : cela donnerait une meilleure idée de sa taille.

Armand ne parut ni mécontent ni particulièrement heureux d'être l'objet d'autant d'attentions. Il explora les limites de son nouveau chez-lui, puis entreprit de gratter le plancher du clapier, complètement indifférent à notre présence.

Nous ne le savions pas encore, mais notre relation avec lui n'irait jamais plus loin que cela : grattage et indifférence, puis encore plus de grattage et encore plus d'indifférence. Nous en étions là de nos constatations lorsque SanJuanna, notre bonne, sonna l'heure du petit déjeuner à la cloche de la véranda de derrière. En quelques secondes nous étions dans la cuisine, où flottait la délicieuse odeur du bacon frit et des petits pains à la cannelle.

– Vos mains ! nous ordonna Viola, notre cuisinière, sans lever le nez de ses casseroles.

Travis et moi nous récurâmes les mains dans l'évier, en nous relayant pour actionner la pompe. Quelques reliquats gluants du petit déjeuner d'Armand collaient encore à la chemise de mon frère, ce que je lui signalai en lui tendant un torchon humide, mais le remède fut pire que le mal puisqu'il ne fit qu'étaler un peu plus la chose.

– Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? demanda Viola.

Et moi de m'exclamer en hâte :

– Ils ont l'air délicieux, ces petits pains !

– Quelle odeur ? dit Travis.

– L'odeur que je sens sur toi, pardi.

– C'est que, euh, il y a un de mes lapins, tu sais, Bunny, le grand lapin blanc ? Il aurait bien besoin d'un bain.

Je fus surprise. De notoriété publique, Travis était le plus médiocre des menteurs, or il venait d'en donner un démenti formel. Outre mes études de naturaliste, je nourrissais le projet d'élargir mon vocabulaire, et un mot français me vint à l'esprit : *facile*. Je n'avais jamais eu l'occasion de l'utiliser, mais il convenait parfaitement ici : le mensonge de Travis était vraiment trop *facile*.

– Hein ? s'écria Viola. Un lapin qui a besoin d'un bain, décidément, j'aurai tout entendu !

– Oh, mais si tu voyais comme il est dégoûtant, renchéris-je.

– Ah oui ? fit-elle. Je d'mande à voir.

Elle prit un plat rempli de bacon croustillant qu'elle emporta dans la salle à manger. Nous franchîmes derrière elle la porte battante pour nous asseoir à nos places respectives en même temps que mes autres frères. Harry (l'aîné, mon préféré), Sam Houston (que l'on n'entend jamais), Lamar (un casse-pieds notoire), Sul Ross (que l'on n'entend presque jamais) et Jim Bowie (cinq ans, le plus jeune et le plus bruyant).

Je devrais préciser ici que Harry baissait dangereusement dans mon estime et risquait de perdre son statut de frère préféré depuis qu'il fréquentait Fern Spitty. Certes, il avait dix-huit ans et je m'étais résignée au fait qu'il se marierait un jour ou l'autre, mais à cause de cette idylle il passait de moins en moins de temps à la maison. Fern était jolie, douce et plutôt sensée : je veux dire par là qu'elle ne faisait pas un bond de deux mètres en arrière

les fois où elle me croisait dans la maison avec un spécimen informe pataugeant dans un bocal. Et même si globalement je l'appréciais, il fallait malheureusement admettre qu'un jour ou l'autre elle briserait notre famille.

Père et bon-papa s'assirent à leur place en nous adressant un signe de tête et un solennel « bonjour ».

– Votre mère souffre d'une de ses affreuses migraines. Elle ne se joindra pas à nous ce matin, dit père.

En un sens, c'était un soulagement, car mère avait le don de voir une tache sur une chemise à dix mètres. Et si Travis avait été questionné par elle et non par Viola, il aurait très certainement flanché et tout avoué. Pour ma part, j'avais adopté la tactique opposée : je niais toujours tout en bloc. J'étais devenue tellement habile à cet exercice – nier les choses les plus irréfutables – que bien souvent mère renonçait à son interrogatoire. (L'avantage de ne pas être considérée comme fiable ; mais cela dit, je n'encourage personne à m'imiter.)

Chacun de nous baissa la tête quand père entama la bénédicité, après quoi SanJuanna nous apporta les plats. L'absence de mère nous épargna la corvée d'alimenter la conversation aimable et anodine qui était de mise à tous les repas. Pour une fois, nous pouvions engloutir goulûment notre petit déjeuner. Pendant un bon moment, on n'entendit que le bruit des couverts dans les assiettes, nos murmures de satisfaction et, de loin en loin, un « passe-moi le sirop s'il te plaît ».

Après l'école, Travis et moi filâmes voir comment allait

Armand. Il était pelotonné dans un coin de sa cage et venait mollement gratter le grillage, de temps en temps. Il paraissait, disons-le, déprimé, mais comment savoir, avec un tatou ?

– Qu'est-ce qu'il a ? s'interrogea Travis. Il n'a pas l'air dans son assiette.

– Il a que c'est un animal sauvage et qu'il n'a rien à faire ici. On devrait peut-être le laisser partir.

Mais Travis n'était pas prêt à se séparer de son nouveau compagnon.

– Je suis sûr qu'il a faim. Tu n'aurais pas quelques vers de terre, sur toi ?

– Non, j'en manque, en ce moment.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai. J'avais un lombric géant dans ma chambre, le plus grand que j'aie jamais vu, mais je le gardais pour ma première dissection. Grand-père avait suggéré que nous commencions par un annélide, pour passer progressivement aux embranchements supérieurs. Je me disais que plus le ver était grand, mieux on distinguerait ses différents organes et plus la dissection serait facile.

Cependant le problème d'Armand me turlupinait. C'était un animal fouisseur et omnivore, c'est-à-dire qu'il pouvait manger toutes sortes d'animaux et de végétaux. Je n'étais pas d'humeur à creuser la terre pour trouver des vers ni à passer des heures à capturer suffisamment de fourmis pour lui offrir un repas décent.

– Allons voir ce qu'il y a dans le garde-manger, proposai-je.

Nous galopâmes jusqu'à la véranda pour gagner la cuisine où, entre deux repas, Viola faisait une pause en buvant un café, avec pour seule compagnie Idabelle, le Chat de l'Intérieur, plus exactement une chatte, couchée dans son panier, près du poêle. Viola feuilletait un des magazines féminins de mère. Elle ne savait ni lire ni écrire mais prenait plaisir à admirer les chapeaux dernier cri. Il y en avait un surmonté d'un nid de tulle sur lequel reposait un oiseau de paradis empaillé, dont une aile s'inclinait avec élégance vers le sourcil du mannequin. Je trouvais ce chapeau parfaitement ridicule, et choquant le sacrifice d'un spécimen aussi rare et merveilleux.

Viola leva les yeux de son magazine.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Oh, on avait une petite faim, dis-je, et on voulait regarder ce qu'il y a dans le garde-manger.

– D'accord, mais ne touchez pas aux tartes, elles sont pour le dîner, compris ?

– Oui, oui.

Nous prîmes la première chose qui nous tomba sous la main, un œuf dur, avant de regagner l'écurie au pas de course.

Armand renifla l'œuf, le fit rouler sous ses griffes et le brisa. Il le dévora assez salement et sans cesser de grogner. Quand il eut fini, il retourna dans un coin de son clapier, où il resta prostré. Je le regardai fixement, tout en l'imaginant dans la nature : il vivait sous terre et il était nocturne. Autrement dit, il passait toute la journée à dormir

dans sa tanière. Ici, il était en pleine lumière et n'avait pas de terrier où se réfugier. Il ne fallait pas s'étonner qu'il ait l'air aussi malheureux.

– Il lui faut un trou dans le sol, déclarai-je, un terrier où dormir.

– On n'en a pas.

– Si tu le laissais partir, risquai-je, il pourrait s'en creuser un.

– Je ne peux pas laisser partir mon petit Armand. On n'a qu'à lui fabriquer une tanière.

Je soupirai. Il fallut se mettre en quête de divers matériaux : un tas de vieux journaux, un morceau de couverture qui servait à essuyer les chevaux après leur journée de travail. Nous apportâmes tout cela devant le clapier, où Armand reniflait partout, comme d'habitude. Quand nous eûmes fini de découper les journaux en lanières, il rassembla le tout avec sa couverture, dans son coin, au fond du clapier. En quelques minutes, il s'était aménagé une sorte de nid. Il ramena la couverture sur lui, remua en tous sens puis se calma. On n'entendit plus que de tout petits grognements sous le monticule.

– Voilà, chuchota Travis, regarde comme il est bien. Tu es vraiment futée, Callie V. Tu sais tout.

Ce compliment me ragaillardit, bien sûr. Ce n'était peut-être pas une si mauvaise idée, après tout, de garder Armand. (Ou Dilly.)

Le même soir, nous nous mîmes en rang pour recevoir de la main de père notre argent de poche hebdomadaire.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Calpurnia, apprentie vétérinaire, tome 1 : Attention, mouffettes !

Collection MÉDIUM

Calpurnia

© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier

© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

© 2009, Jacqueline Kelly

Publié avec l'autorisation de Folio Literary Management, LLC

Titre de l'édition originale : « *The Curious World of Calpurnia Tate* »

(Henry Holt and Company, New York)

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications

destinées à la jeunesse : juin 2017

ISBN 978-2-211-23563-1